

# Aux ORIGINES d'Israël ?

## David Banon

Professeur à l'Université Marc

Bloch de Strasbourg, directeur du département d'études hébraïques et juives. Dernier ouvrage : *Entrelacs, la lettre et le sens dans l'exégèse juive*. Ed. du Cerf, 2008.

Israël Knohl *D'où venons-nous ? Le code génétique de la Bible (Méayin banou. Hatsofen haguénéti chel hatanakh)*, Editions Dvir, Tel-Aviv, 2008, en hébreu, 224 p.

**C'**est en racontant des récits tenus par le témoignage des événements-fondateurs de sa propre histoire (ceux des Patriarches, de l'Exode, de l'installation en Canaan, de la monarchie davidique, de l'exil et du retour) que l'Israël biblique est devenu la communauté historique qui porte ce nom. Elle « a tiré son identité de la *réception* même des textes qu'elle a *produits*.<sup>1</sup> » L'Israël biblique – et ses descendants – a constitué son « identité narrative » et celle de ses membres en configurant-refigurant des événements qu'il tient pour marquants parce qu'il y voit son « origine ». Du moins c'est ce que tout lecteur honnête était en droit de penser en dépit des ravages que la « recherche scientifique » a fait subir à ce livre.

Eh bien, détrompez-vous ! Les événements-fondateurs narrés dans la Bible hébraïque ne sont pas ceux que vous croyez : Abraham n'est pas notre patriarche, ni Jacob, un « araméen errant » (Dt 26, 5). La révélation n'a pas eu lieu au Sinaï. Et les plaies d'Égypte ? Dues au réchauffement climatique. Et Moïse ? Un prince égyptien. Et le Dieu Un ? Sornettes, fadaïses, billevesées que tout cela. Si vous cherchez la vérité sur les origines de l'Israël biblique, si vous voulez savoir

à partir de quand peut-on parler d'Israël, qui est Israël, qui en fait partie et comment le définit-on, lisez le dernier ouvrage d'Israël Knohl intitulé *D'où venons-nous ? Le code génétique de la Bible*, et vous serez fixés.

Il ne s'agit pas d'un de ces charlatans qui commettent un best-seller en étant convaincu d'avoir dévoilé « le code secret » de la Bible, même si le sous-titre de l'un évoque irrésistiblement le titre de l'autre. C'est un éminent professeur de l'Université hébraïque de Jérusalem, titulaire de la chaire d'études bibliques qui expose, là, le fruit de ses recherches.

Cependant, au fil de la lecture, on ne manque pas de constater avec effroi et agacement que l'on se trouve devant *une vaste entreprise de recyclage* d'hypothèses éculées, de théories échafaudées sur du sable par des archéologues, de bribes d'idées émises par des historiens et des critiques de « l'école dite révisionniste, négationniste », ou d'un concept plus neutre, « minimaliste<sup>2</sup> » et même de « constructions » élaborées par le père de la psychanalyste, le tout sous l'autorité bienveillante de l'égyptologie qui donne son *imprimatur*. C'est dire que nous sommes plongés dans le domaine scientifique, presque celui des sciences dures, qui ne souffrent aucune contestation même si, paradoxalement, ne cessent de revenir sous la plume de l'auteur des expressions du type : *ytakhen*<sup>3</sup>, *éshar lésha' ère, léfi hash' arati*<sup>4</sup> ou *kékhoh haniré*<sup>5</sup> signifiant, « il se peut », « on peut supposer », « selon mon hypothèse » ou « selon toute vraisemblance ». Ces expressions – signe de prudence tant l'on semble réduit dans ce domaine aux conjectures – auraient dû l'inciter à faire preuve de déférence devant le texte biblique. Au lieu de cela, Knohl assène ses suppositions avec l'assurance des nantis, sûrs de leur savoir.

Or, confronté à la question de son origine, tout individu ne saurait remonter à la scène primitive car, par définition, il n'était pas présent. Une collectivité humaine aussi se trouve dans la nécessité de *conjecturer* et jusqu'à un certain point de la reconstruire puisqu'elle n'en a pas été le témoin direct. Pourtant s'agissant des origines, Knohl semble avoir oublié ou occulté ce postulat de base. Il défait l'identité narrative sur laquelle Israël se fonde depuis des lustres, pour en imposer/proposer une autre – plus scientifique, selon lui.

C'est ainsi qu'il énonce son hypothèse de départ : les origines d'Israël ne proviennent pas de l'histoire d'une seule et même famille<sup>6</sup> mais de celle de trois groupes de population d'extraction distincte. « La naissance d'Israël et le développement de la religion biblique n'ont pas émergé d'un processus et d'un développement de l'existence nationale et religieuse des Cananéens, au contraire, ils sont apparus sur fond de crise et de bouleversements qui ont ébranlé l'espace méditerranéen dans son ensemble, y compris le pays de Canaan. » (p. 13). Cet ébranlement, Knohl l'appelle « *hamapts hagadol*/le big bang » (p. 11)

## Le big bang et ses conséquences

Lorsque cette déflagration se produit, elle pulvérise toutes les anciennes traditions et toutes les idées reçues, notamment celles racontées dans le texte final de la Bible mais, en filant la métaphore, elle crée aussi une nouvelle conception.

Quelle est-elle ?

Au début du 13<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, les Assyriens envahissent un royaume appelé Mitani <sup>7</sup>, aux confins de la Turquie de l'est et de l'Irak du nord. D'abord vassalisé, ce royaume se révolte en 1268, mais cette révolte, bien que soutenue par une coalition formée par des Hittites, des Horites et des Sémites, est brutalement matée par Salmanasar I<sup>er</sup> qui commet des atrocités sur la population. Cette guerre a provoqué dans son sillage des déplacements de population de Haran vers Canaan. « Il semble que l'on doive adopter la supposition du chercheur français André Lemaire selon laquelle les migrations des premiers Israélites de Haran à Canaan sont consécutives à l'occupation cruelle des Assyriens qui a fait de cette région où ils vivaient un champs de ruines <sup>8</sup> » (p. 65)

C'est ainsi que nous apprenons que le premier noyau entrant dans la composition de l'Israël biblique, le plus grand par le nombre, est formé par les réfugiés de guerre de Haran. Ils ont erré du nord de la Syrie au sud et ont réussi à s'installer pacifiquement dans les montagnes qui étaient peu peuplées.

Cette composante entre en contact avec les autochtones qui se mélangent aux « immigrés » de Haran. Le premier groupe apporte dans ses bagages des coutumes culturelles hittéennes et horites (y compris l'institution du shabbat ou *sapatu* : le jour de la pleine lune, p. 112). On trouve confirmation de cette intégration, selon Knohl, dans le récit individuel de Jacob « l'araméen errant » qui transpose la migration collective en itinéraire individuel du patriarche <sup>9</sup>. Il ajoute ce commentaire pour le moins étrange : « Ne nous étonnons pas que le livre de la Genèse ne relate pas cet événement [la guerre menée par les Assyriens]. Le mode de narration des récits-fondateurs consiste à passer sous silence et embrouiller des événements douloureux de ce type. » (p. 65) Or, nous savons qu'il n'est pas dans les habitudes des auteurs de la Bible d'occulter des événements douloureux ou immoraux. Le texte biblique en regorge.

Le second groupe, celui des autochtones, est formé par les Hyksos – une population cananéenne qui gouvernait à Avaris, en Basse Égypte entre le milieu du 17<sup>e</sup> siècle et le milieu du 16<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Ce groupe a contribué à graver dans la mémoire collective de l'Israël antique, les traditions narratives concernant Joseph, qui relatent les expériences des Cananéens pendant la période des Hyksos et quelques traits intégrés dans l'histoire de l'Exode. Après l'expulsion des Hyksos d'Égypte, ce groupe est revenu en Canaan (p. 32). Autre

possibilité : il serait question de Cananéens restés sur place mais qui auraient conservé dans leur mémoire, le souvenir de la période où les Hyksos gouvernaient en Basse-Égypte et leur expulsion.

Aux environs de 1170 avant l'ère chrétienne, sont arrivés dans le pays d'Israël, les Hébreux qui sont sortis d'Égypte, à l'époque du pharaon Merneptah. C'est le troisième groupe. Il s'est adjoint à la colonie de l'Israël antique et c'est la raison pour laquelle on l'appelle le groupe des *Léviyim*/Lévites : les compagnons ou étymologiquement ceux qui s'agrègent ou se joignent. D'extraction sémite, ils faisaient partie de la caste des *Habiru-`Apiru* c'est-à-dire des Hébreux que les Égyptiens avaient contraint aux travaux forcés, notamment la construction de villes. Cette minorité nouvelle venue « peut-être parce qu'elle était considérée comme un élément étranger ou du fait de son appartenance à la caste des Habiru n'a pas eu la possibilité de recevoir un territoire et, par conséquent, d'y travailler la terre. » (p. 66) Les Lévites ont apporté dans leur escarcelle une tradition religieuse originale qui a eu une influence décisive sur l'élaboration de la religion biblique.

### Apport religieux et culturel

De même que le « code génétique » a été établi par la désignation des trois composantes qui forment l'Israël antique, de même les mœurs religieuses et culturelles sont fonction des diverses traditions que chacune de ces composantes a apportées avec elle. Il convient donc d'agencer tout cela en un ensemble cohérent, en déterminant l'apport spécifique de chacune de ces composantes.

Les réfugiés de Haran ont adopté la divinité cananéenne « El », père des divinités du panthéon local, considéré aussi, comme le créateur de la terre. « El » est devenu « Elohim <sup>10</sup> ». Knohl analyse le passage de « El » au nom Israël à travers une série de relais de divinités (dagan, dieu de la lune etc.) et à partir d'une ascultation linguistique du théonyme Israël qui, selon lui, n'a rien à voir avec Gn 32,29. Ce nom ne provient aucunement du combat de Jacob avec l'ange tutélaire d'Esau mais du substantif signifiant : pouvoir (*serrara*) comme en Jg 9,22.

Lorsque le troisième groupe, celui des Lévites-Habiru, vint s'adjoindre aux réfugiés de Haran et aux Cananéens autochtones, il imposa le nom tétragrammatique de Dieu qu'il ramena de « son passage à Midian sur le chemin d'Égypte à Canaan... Les Hébreux ont adopté le nom de cette divinité midianite qu'ils ont connu lors de leur séjour dans le pays de "Shassou yhw <sup>11</sup>"... » Knohl ajoute qu'avec la croyance en YHWH, les Hébreux ont reçu des Midianites l'interdit de la représentation [Ex 20,4] (p. 76).

Les Lévites-Hébreux, dirigés par Moïse ont importé les principes de la religion « monothéiste » qu'Akhénaton (1352-1338) a imposé aux Égyptiens. Rappelons

qu'Akhénaton est le nom que choisit Aménophis IV au début de son règne au 14<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Il fonda une nouvelle capitale Amarna et transforma radicalement la religion traditionnelle, instaurant le culte d'une divinité singulière et omnipotente : la lumière du disque solaire, lequel est appelé Aton. Au cours de la XVIII<sup>e</sup> dynastie pharaonique (1580-1314 avant l'ère chrétienne) émerge donc une nouvelle vision du monde. Le "dieu" Soleil et les autres divinités, qui étaient conjoints à l'origine, vont progressivement se disjoindre et leurs images mythiques disparaître pour faire place à une opposition entre le dieu Soleil et le monde terrestre, auquel appartient aussi celui des autres dieux. Ce schéma a été radicalisé par Akhénaton. Dès lors l'existence de ces dieux est niée, leurs temples fermés, leurs cultes arrêtés, leurs images effacées et leurs noms détruits, au profit du seul dieu-Soleil. Après la mort d'Akhénaton, les Égyptiens retournent rapidement à leurs anciennes divinités et cherchent à se réconcilier avec elles en multipliant les sacrifices, les images et les temples.

Mais, selon Knohl, puisque les Lévites faisaient partie de la caste des Apiru, ils étaient plus perméables aux idées révolutionnaires d'Akhénaton et ont tenté de les sauvegarder. Comment les Lévites et Moïse ont-ils étudié la théologie cosmothéiste et héliomorphique d'Akhénaton ? Une thèse prétend que Moïse, prince égyptien, a été contrarié par le rejet de la religion d'Aton et a décidé de l'implanter chez les Hébreux. Une autre que ce sont les Lévites qui ont été influencés par ce culte et l'ont imposé lorsqu'ils se sont adjoints aux réfugiés de Haran et aux Cananéens autochtones. Knohl ne tranche pas entre ces deux thèses, dans le chapitre 7<sup>12</sup> de son ouvrage.

Quoi qu'il en soit, ce petit groupe a propagé les principes de cette nouvelle religion dans le pays de Canaan et a élaboré, en s'en inspirant, les principes culturels que les réfugiés de Haran ont apporté avec eux. Ce groupe a diffusé la croyance en YHWH, le Dieu Un et a rédigé les dix commandements.

De surcroît, la révélation et l'alliance du Sinaï ne sont qu'un emprunt effectué à la tradition hittéenne qui avait pour habitude de sceller une alliance avec ses vassaux et de déposer son texte dans leur sanctuaire (p. 120-121), une tradition que les réfugiés de Haran connaissaient bien et qu'ils ont apporté avec eux. C'est Josué, un de leurs descendants, qui va instaurer cette alliance, au cours de laquelle l'Israël biblique est devenu un peuple et a cru en Dieu. « C'est l'alliance scellée à Sichem (Jos 24, 25-27) et non celle du Sinaï qui a institué Israël comme nation. » (p. 129)

Il ne reste plus qu'à intégrer Moïse dans ce puzzle. Afin de ne pas présenter Moïse comme le fruit d'une tradition tardive, Knohl le rattache à la source P. « Même si plusieurs générations ont passé depuis la sortie des Lévites d'Égypte et jusqu'à la formulation du code sacerdotal [source P], il semble que

les fondements de la conception religieuse originale mosaïque y ont été conservés. » (p. 132) Quels sont-ils ? Selon Knohl, le Dieu de Moïse est impersonnel, il est détaché de la morale, de la providence et de la rétribution (p. 135 et 139). Le Dieu de Moïse est asexué et totalement étranger à la fécondité. De plus, il est muet (p. 140) et n'entre pas en dialogue avec les humains (p. 147). C'est une abstraction. Une pure transcendance. Indifférent aux souffrances des opprimés et aux cris de l'étranger, de la veuve et de l'orphelin. En fait, c'est un Dieu ayant les mêmes caractéristiques que le dieu d'Akhénaton.

Le Moïse historique n'est pas le législateur décrit dans la Bible, ni l'instaurateur de l'alliance collective entre Dieu et le peuple d'Israël mais un penseur et un théologien. Influencé par la religion d'Akhénaton, il est parvenu à l'idée d'un Dieu, créateur de la terre mais n'établissant aucun rapport avec elle et, par conséquent, non soumis aux lois qui régissent ladite création. Ainsi, c'est Moïse qui a provoqué la grande révolution religieuse sur laquelle se fonde la religion biblique que les Lévites ont transmis à l'Israël antique. Le deuxième acte fondateur se produit lors de l'exil de Babylone où le second Isaïe, sous l'influence de la religion zoroastrienne, a définitivement donné son caractère monothéiste à la religion d'Israël.

Si bien qu'au bout de ce parcours accidenté, agitant hypothèses et suppositions, constructions imaginaires et idées recyclées, le lecteur se trouve devant un champ totalement dévasté. La base documentaire n'est aucunement lacunaire, au contraire, mais elle est unilatéralement interprétée à partir de thèses connues mais nouvellement agencées. Cette tentative de « refondation » de l'Israël biblique finit dans la dissolution de l'identité narrative d'Israël

Et on en vient à se dire qu'aujourd'hui il est théologiquement correct d'affirmer que « scientifiquement » *Israël n'est pas Israël*, mais un ramassis de populations ballotées au gré des circonstances historiques et formant accidentellement un peuple. *Dieu n'est pas Dieu*, mais une sorte de construction qui évoque la statue rêvée par Nabuchodonosor : un composite de divinités. Et *la Torah n'est pas la Torah* mais un patchwork de textes cousus arbitrairement. L'on se demande aussi pourquoi un juif religieux tel qu'Israël Knohl s'est lancé dans une telle entreprise. Par amour de la recherche ? Par goût de la provocation <sup>13</sup> ? Par haine de soi ? Par soif de notoriété ?

Que l'on nous comprenne correctement. Loin de nous l'idée de défendre une quelconque pureté ethnique. Si presque tous les peuples civilisés ont exalté leurs héros, leurs princes tutélaires, créateurs de religion en parant de traits fantastiques l'histoire de leur naissance, la Bible fait d'Abraham non pas un fondateur de dynasties, d'empires ou de cités, mais un *exilé*, fils d'un marchand d'idoles. Un homme qui rompt avec les divinités qui emplissaient la maison de son père, ne lui laissant aucune place. Un homme de chair et de sang, qui craint pour

sa vie, qui trouve l'incondition d'exilé insupportable mais qui habite néanmoins le pays en tant qu'étranger-résident, à la manière d'un apatride, le parcourant sans cesse, refusant la sédentarité et l'autochtonie. Un homme qui cherche à instaurer une société où l'on ne réside pas sans conditions, mais néanmoins une société de justice qui fait place à l'étranger, au démuné, à l'autre. Qu'importe alors qu'Abraham vienne de Haran, d'Our en Chaldée ou d'ailleurs ? Qu'il ne pouvait avoir de chameaux, puisque ces animaux n'ont été domestiqués qu'au 9<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne (p. 12 et 31) Que le professeur Knohl nous permette de préférer l'enseignement du midrach (*Gn. Rabba* 59,11) qui fait porter des muselières aux chameaux d'Abraham, [fussent-ils virtuels ! afin de ne pas brouter dans les champs qui ne lui appartenait pas. Ce sont ces valeurs éthiques qu'Abraham voulait transmettre et non l'histoire de son origine.

En ce qui concerne les *emprunts*. Aucune civilisation ne vit autarciquement. Les civilisations se nourrissent les unes des autres et les unes les autres. Mais une chose est certaine. La civilisation judéo-hébraïque a déposé son *empreinte* sur tous les emprunts qu'elle a effectués, sans quoi ils n'entraient pas dans son giron.

Paradoxalement, le sionisme aura provoqué le *divorce* entre la Bible, le monde et le peuple qu'elle a fait naître et dont elle fut la matrice. La Bible était un patrimoine national : certains la considéraient comme la caution du sionisme, d'autres comme l'expression des valeurs humanistes et culturelles au-delà de tout particularisme. Les personnages d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ont inspirés penseurs et écrivains, le récit de la Sortie d'Égypte sert de référence à tous les peuples opprimés qui rêvent de libération, les histoires mouvementées des rois Saul et David étaient pour le lecteur israélien, jeune ou vieux, une nourriture spirituelle. Les souffrances de Job et le pessimisme de l'Éclésiaste reflétaient les questions éternelles et pourtant modernes qui tourmentent l'être humain, alors que quiconque voulait savoir ce qu'est l'amour se plongeait dans le Cantique des Cantiques.

Aujourd'hui, la Bible a perdu sa place dans le cursus éducatif des Israéliens. Elle est confinée dans les Universités et a quasi disparu de la conscience populaire. Elle est devenue un objet de « querelles » ou de débats entre spécialistes qui perdent de vue *combien le texte final a été et reste efficace car, en fin de compte, c'est à lui que l'on se réfère* que ce soit pour les lois noachiques, minimum requis pour la constitution d'un état de droit ou pour amorcer une réflexion sur le mal ou encore lorsque l'on réclame la libération des opprimés « let my people go »...et non aux prétendus acquis de la recherche scientifique qui croit pouvoir remonter jusqu'aux origines.

C'est pourquoi, il convient de dissocier les deux domaines. Que chacun travaille indépendamment dans son secteur. Qu'historiens et archéologues se penchent sur les documents épigraphiques et les guerres et les exégètes sur les textes.

## notes

1. Paul Ricoeur, *Temps et Récit*, Tome III, *Le temps raconté*, Éditions du Seuil, Paris, 1985, collection « Points- Essais », p. 445, souligné par l'auteur.
2. L'école minimaliste du danois Niels Peter Lemche, de Thomas Thompson ou de Philip Davies est adepte d'une critique radicale des récits bibliques. Pour les représentants de cette école, Abraham, Moïse ou David n'ont aucune historicité. Ce sont des personnages de fiction. La Bible, création littéraire fut composée pour résister à la culture grecque, envahissante et intolérante. D'autre part, on trouve l'école américaine fondée par W. F. Albright qui entend maintenir une *concordance* entre le récit biblique et les découvertes archéologiques.
- Israël Finkelstein et Israël Knohl se situent dans la mouvance de l'école *concordiste* mais sont en désaccord sur un point crucial. Finkelstein développe la thèse de l'*endogenèse* selon laquelle le peuple hébreu, les proto-israélites (pasteurs et agriculteurs sur les hautes terres) ont toujours résidé là, sur cette terre. Ils proviennent de la souche cananéenne alors que Knohl prétend que les Cananéens ne sont *qu'une* des composantes ayant formé l'Israël biblique.
3. I. Knohl, *op. cit.*, Par trois fois en p. 44, 45 et 46 revient cette expression : il se peut.
4. Par exemple « La reconstitution des événements et des datations mentionnée ici reste dans le cadre de la pure supposition. » *Ibid. id., op. cit.*, p. 44. Voir aussi p. 30, 42, 61, 88, 112.
5. *Ibid., id., op. cit.*, p. 13, 14, 42, « selon toute vraisemblance... » et par trois fois dans la même page 146.
6. « Le récit refiguré-reconstitué a créé "la famille imaginaire" des Patriarches, une famille où Joseph le Cananéen et Moïse l'Hébreu d'Égypte, sont devenus les descendants d'Abraham qui est arrivé de Haran au pays de Canaan. » *Ibid., id., op. cit.*, p. 68
7. Knohl localise ce royaume entre l'est de la Turquie et le nord de l'Irak, royaume institué au 16<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne dont la population est composée de Sémites auxquels se sont adjoints des tribus Horites. Au 14<sup>e</sup> siècle, les Hittites ont conquis la région de Haran, si bien que cultures et croyances des Sémites, Horites et Hittites se sont *amalgamées* et que l'on peut établir des liens entre le culte de l'Israël biblique et certains traits du culte hori-hittite. *Id., op. cit.*, p. 62-63.
8. On décèle dans cet ouvrage un flottement. Tantôt, Knohl réfère ce déplacement de population au big-bang (p. 13) et à la famine qui s'en est suivie, tantôt à la guerre d'Assyrie (p. 65). Peut-être fait-il de la guerre d'Assyrie la conséquence directe du big-bang ? Si tel est le cas, il ne le mentionne pas explicitement.
9. Encore faudrait-il lire Dt 26, 1-9 à la manière de Knohl faisant de Jacob un « Araméen errant », ce qui est une lecture chrétienne. Pour une autre compréhension de ce passage, voir mon ouvrage *Entrelacs. La lettre et le sens dans l'exégèse juive*, Cerf, Paris, 2008, p. 387-388.
10. I. Knohl, *op. cit.*, p. 70-72
11. « Shassou est le nom par lequel les Égyptiens désignaient les tribus nomades du désert du sud et de l'est de Canaan. Ce nom a deux acceptions. D'une part, il signifie pillards comme en I Sam 23,1 ; de l'autre, errants selon l'étymologie égyptienne. » (p. 74-75) A partir d'une inscription découverte

à Kuntillet 'Ajrud dans le Sinaï Oriental, Knohl explique le second terme de l'expression, la langue égyptienne ne transcrivant que les consonnes, il convient de le prononcer *yéhov* mais d'ajouter le *hé* en tant que voyelle (p. 75)

Pour André Lemaire, cette inscription "shassou [de] yhw" se trouve sur une liste du temple nubien d'Aménophis III à Soleh (vers 1370), « liste recopiée ensuite à Amara-Ouest et à Aksha à l'époque de Ramsès II. Dans ces listes YHW *semble être* un toponyme mais *il n'est pas impossible* que les Égyptiens aient confondu théonyme et toponyme pour un nom propre étranger. Alternativement, *il est aussi possible* qu'un toponyme lié à un sanctuaire devienne un théonyme. Ce rapprochement est d'autant plus intrigant que les Madianites *ont bien pu être* désignés comme des Shosous et que l'on peut rapprocher l'expression "Shassous [de] YHW" des "Shosous de Séir" et de la "montagne de Séir" attestés dans les inscriptions de Ramsès II (vers 1279-1212), sous le règne duquel beaucoup d'historiens proposent de situer l'Exode. » in *Le Monde de la Bible*, n° 110, avril 1998, p. 11.

Et l'on ose présenter toutes ces suppositions (soulignées par nous) comme des résultats de la recherche scientifique. (sic !)

12. Le chapitre VIII reprend les thèses défendues par les Égyptologues, notamment par Jan Assmann. On sait qu'Assmann accorde beaucoup de crédit à la manière dont Freud relate ces faits dans son *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Certes Knohl critique la thèse de Freud. Celle-ci, rappelle-t-il, s'appuie sur les travaux de l'historien Ernst Sellin qui, d'après l'orientaliste Abraham Shalom Yahuda, a nié la thèse du meurtre de Moïse par les enfants d'Israël, thèse qu'il avait élaborée et défendue dans un premier temps. En rapportant ce fait à Freud, le vieil homme aurait répondu : « Même si Sellin a renié sa thèse, on peut la conserver car elle est véridique. »

Est-ce ainsi que procèdent les hommes de science ? Malgré cette critique, Knohl garde toute son admiration au « génie freudien » (p. 83)

13. Knohl serait un provocateur. C'est ce qui ressort d'un encart du supplément *Shéva Yamim* du quotidien *Yédiot Aharonot* du 01.08.2008. Lors d'un colloque qui s'est tenu au Musée d'Israël, en juillet dernier, Eilat Negev écrit que Knohl a interprété la résurrection de Jésus, trois jours après sa mort, à partir d'une inscription provenant des rouleaux de la Mer Morte, comme étant une idée courante du judaïsme d'avant Jésus. Et donc, il convient de considérer Jésus comme un messie juif qui était convaincu que sa mort allait faire advenir la rédemption d'Israël.

Mis à part l'agacement que cette interprétation a provoqué chez les chrétiens, elle lui a valu la première page du *New York Times* et un interview dans ce prestigieux quotidien dans lequel il affirme « Je n'ai fait qu'interpréter une inscription. Et c'est ce qui en est ressorti. Vous en tant que chrétiens devez trouver le moyen d'intégrer cette « trouvaille » dans votre religion. Il en va de même au sujet de ma position concernant la Bible [hébraïque] Je suis certes un homme religieux, mais je suis un chercheur usant de sa liberté de pensée. La religion doit se construire sur des découvertes historiques et archéologiques. »